

Quand les jeunes s'expriment : appropriation symbolique de l'espace bougiote à travers rap et graffiti

Lydia Benbelaid
Nesrine Mahrouche
Doctorantes, Université de Bejaia



Synergies Algérie n° 17 - 2012 pp. 71-82

Résumé : Dans cette présente recherche, nous avons tenté de rendre compte de certaines pratiques langagières, bien particulières, inhérentes aux jeunes. Pour cela, nous nous sommes intéressées à deux types de pratiques, à savoir : le rap et le graffiti. Ces formes d'inscriptions s'inscrivent dans la culture Hip Hop (urbaine), et si nous y avons accordé un intérêt certain, c'est parce qu'il s'agit de moyens qui permettent aux jeunes d'exprimer leur mal-vivre social, d'asseoir leur identité, de s'approprier leur espace, de marquer leur territoire et d'ériger des barrières virtuelles. A travers quelques photographies de graffitis, entretien avec un leader de groupe de rap et des textes de rap, nous avons essayé de répondre au questionnement suivant : quelles sont les spécificités des pratiques dites jeunes et comment tendent-elles à l'appropriation de l'espace ?

Mots-clés : Rap - graffiti - jeune - représentation - identité - espace - langue.

Abstract: This article try to focus on some talking practices, special and typical of teenagers. So for this, we especially focused our attention on two kinds of practices, which are: the rap and graffiti's. Those practices are included in hip-hop culture, they specially focalize our attention because they are the new method who give the opportunity for teenagers too express them self and there social troubles, too situate their identity, too appropriate their territory and built virtual limits. Through some pictures of tags and a meeting with a rapper, we tried too answering our interrogation, wich is: what are really the particularities of the teenage practices and could they contribute to the appropriation of their territory?

Keywords: Rap - graffiti's - teenagers - representation - identity - territory - language.

المخلص: حاولنا في هذا البحث تقديم تقرير عن بعض الممارسات اللغوية. محددة و متصلة بالشباب. وفي هذا الصدد. فإننا قد نضربنا إلى نوعين من الممارسات. وهي الراب و الصور علي الجدران التي تندرج تحت ثقافة ألهييب-هوب. وإذ منحنا لها اهتمام مؤكدة. فلأنها تمثل الوسيلة التي تسمح للشباب باليعبر عن تساؤلاتهم الاجتماعية. و تثبيت هويتهم. و تحدد محيطهم وبناء حدود افتراضية. فمن خلال بعض صور الكتابة على الجدران, و مناقشة افراد من مجموعة الراب, حاولنا أن نجيب على السؤال التالي: ما هي خصوصيات الممارسات اللغوية المتصلة بالشباب وكيف تساهم في استملاك المحيط؟

الكلمات المفتاحية: الراب - الكتابة على الجدران - الشباب - التصورات - الهوية - المحيط - اللغة.

Introduction

Les parlers jeunes sont une source de données indéniable sur l'état des pratiques linguistiques d'une ville, ils nous renseignent sur les changements et l'évolution des pratiques des jeunes urbains, qui en plus d'être spécifiques aux jeunes semblent avoir la particularité de s'imprégner et de varier en fonction du contexte urbain où elles émergent et les nombreux travaux dans le domaine démontrent bien à quel point les parlers jeunes sont tributaires de l'urbanité (Bulot, 2004 ; Ledegen, 2007). Toutefois nous savons qu'ils ne représentent qu'une partie du capital linguistique des jeunes (Bulot, 2004), car il existe d'autres formes auxquelles les jeunes ont recours pour s'exprimer et dont les pratiques diffèrent (Trimaille, 1999 ; Billiez In Lucci, 1998) comme c'est le cas du rap et du graffiti, et sur lesquels nous avons décidé de porter notre attention.

Dans cet article, nous proposons de nous intéresser à ces pratiques dans la ville de Bejaia¹, terrain de notre enquête² et investigations, car elles se sont développées de façon assez importante ces dernières années au point où c'est tout l'environnement urbain qui s'est retrouvé littéralement inondé. Cependant l'idée qui laisse entendre que c'est la banlieue ou le quartier qui serait à l'origine de cette production linguistique (Hambye, 2008) ne semble pas être valable pour tous les contextes urbains, en particulier pour cette ville puisque ces expressions ne sont pas toujours la production d'exclus qui se trouveraient en marge de la ville ou de la société.

Les recherches dans le domaine des parlers jeunes dans la ville de Bejaia sont très peu nombreuses, c'est sans doute ce qui a aiguisé davantage notre curiosité. Nous avons donc souhaité, comprendre la construction de l'identité symbolique et virtuelle à travers ces formes d'expressions urbaines générées par les jeunes dans une ville comme Bejaia. La diversité de population à Bejaia, engendrant des transformations urbaines, ont un réel impact sur les pratiques langagières.

Nous avons pour cela divisé notre recherche en deux : le rap et les graffitis qui sont deux expressions différentes mais qui font parties des pratiques de la culture hip-hop. Nous avons, ainsi, voulu varié notre champ d'investigation pour mieux cerner la particularité de ces pratiques dans le terrain bougiote, terrain qui se prête au genre de recherche que nous aspirons mener.

1. Le hip-hop et les jeunes: catalyseur de l'identité des jeunes bougiotes

Sans remonter à la *zulu nation*, le mouvement hip-hop a, de tout temps, eu les mêmes aspirations et objectifs, et tous les jeunes du monde entier se reconnaissent dans ce mouvement contestato-identitaire (Boucher, 1999). Les pratiques que nous nous proposons d'analyser sont, pour certaines, intégrées au mouvement hip-hop, et, comme toute pratique sociale, relèvent de l'identité et de l'espace où elles sont pratiquées, comme c'est d'ailleurs le cas pour la ville de Bejaia.

La culture hip-hop a la réputation de jouer le rôle de catalyseur, le leitmotiv opératoire est de transformer l'énergie négative des jeunes en énergie positive

à travers divers modes d'expression, c'est ce qui, sans doute, a suscité l'intérêt des jeunes Bougiotes envers cette culture. Et c'est pour cette raison que nous avons voulu savoir comment cette forme d'appropriation et de revendication très particulière participe au dynamisme de l'espace bougiote (et de la ville) et comment, par elle, les jeunes tendent soit à la connivence soit à la déviance.

1.1. Le rap : nouveau terrain pour les pratiques identitaires des jeunes Bougiotes

Le paysage artistique bougiote s'est retrouvé littéralement bouleversé grâce au rap qui est devenu, en un temps record, le style musical privilégié des jeunes. Il est devenu un véritable procédé d'*intégration sociale* et contrairement aux autres milieux urbains, l'intérêt qu'il suscite est d'autant plus amplifié par l'aspect plurilingue dont jouit la ville de Bejaia. Et c'est ce qui s'est confirmé lors de notre entretien avec le leader du groupe *Underground Propaganda*. Ce groupe de rap qui existe depuis 2008 est composé de trois membres dont le compositeur et interprète (et aussi leader du groupe) qui se nomme : *lartizan* et avec qui nous nous sommes entretenue, est étudiant en langues étrangères. Le rap est un espace de circulation, d'appropriation et de production de modèles comportementaux urbains très divers (Milon, 2004) qui sont à la base de processus identitaires urbains, et les rappeurs de cette ville manient les langues de sorte à pouvoir revendiquer leur identité. La chanson rap est comme un espace où seraient mis en œuvre des processus identitaires complexes concernant les jeunes (Auzanneau, 2001). C'est l'un des rares styles qui exprime des solidarités ainsi qu'une quête identitaire pour les jeunes urbains. Une identité qui vise aussi la différenciation avec les autres jeunes issus des autres milieux urbains, car il faut savoir que les jeunes ont toujours eu cette forte envie de s'identifier à leur communauté par opposition aux autres lieux communautaires (Bulot, 2008), ce qui est parfois très explicite dans les textes de rap. Ces jeunes citadins préfèrent adopter dans leurs parlers des modèles discursifs ayant comme principal objectif une fonction cryptique et identitaire (Lamizet, 2008) qui permettent de les identifier à un *espace*, et il semblerait que les jeunes Bougiotes aient trouvé leur bonheur dans le rap.

1.1.1. La rime au service de l'identité

Lartizan nous a volontiers confié :

« Je suis un féru des jeux de mots, mais à un moment donné les textes ne riment à rien parce qu'ils riment pas bien du coup j'essaye de donner de l'importance au fond sans perdre la technicité dans le texte »

Voilà donc, en gros, l'esprit dans lequel ces rappeurs évoluent. La rime et le vocabulaire sont autant de procédés utilisés par ces jeunes pour revendiquer leur identité et scander aussi leur mal de vie, c'est leur moyen d'*exister* dans un univers social qui a généralement tendance à les négliger. Et il ajoute : « *Mon souhait est de créer un rap genre spécial à Bejaia qui serait fondé sur la richesse lexicale, les mots, les rimes* ».

Car il ne s'agit pas de faire de la rime pour le plaisir, mais vraiment de l'utiliser comme marque de fabrique, une sorte de *label identitaire*. Ces rappeurs manient le vocabulaire de rue (B d'éthune, 2004) pour servir la cause identitaire, ainsi en plus d'être un phénomène culturel né dans la ville, le rap est devenu un véritable *procédé d'intégration sociale dans la ville* et les rappeurs les *représentants de la cause des jeunes*.

Et ce rap, né en Amérique et bercé par la France, n'est arrivé en Algérie que dans la fin des années 80 (Miliანი, 2002) et après être bien sûr passé par les grandes villes du pays comme Alger et Oran, il semble avoir trouvé ses marques et de fervents adeptes dans la ville de Bejaia. Sa présence est donc relativement récente mais cela ne se sent pas quand on entend ces jeunes parler de cette musique. Et contrairement aux autres milieux urbains, dans la ville de Bejaia, il est aussi question de la gérance des pratiques dans une société plurilingue où les langues en présence n'ont pas toutes le même statut, et les rappeurs se servent justement de ces langues comme *label identitaire*. Elles viennent, en quelque sorte, enrichir leurs textes et servir leur *cause identitaire*, en plus d'une utilisation massive de verlan, d'argot et d'expressions violentes, qu'on retrouve généralement dans les textes de rap.

1.1.2. Le rap : un écrit réfléchi pour une construction identitaire

Il faut savoir que le travail d'écriture est pour les rappeurs aussi important que la revendication du dire et du témoignage (Miliანი, 2002) et contrairement à ce qu'on s'imagine ce n'est pas si facile d'écrire un texte de rap, il ne suffit pas d'une nuit pour arriver à écrire un texte dont la spontanéité semble lui donner une naissance quasi-immédiate (Béthune, 2004), d'autant qu'avec le choix des mots se fait en parallèle le choix des langues. Le rappeur utilise certes sa propre voix mais travaille aussi énormément le texte pour pouvoir produire son propre *flow* et aboutir à son propre style (Zegnani, 2004), et cette pratique orale qui semble se faire de façon si spontanée ne l'est pas forcément car comme nous le confie *Lartizan* l'écriture d'un texte se fait de manière assez complexe : « *ça peut être du premier jet / la ptite heure et aller jusqu'à un mois // des fois plus, sachant que les petits jets je les révise chaque jour en attendant l'album* ».

Ce qui donne des résultats assez impressionnants comme c'est le cas de ce court passage :

*« mes mains valent sur cette page alors que j'ai un lourd coup de blues
pendant que le diable attise leurs rêves, avoir beaucoup de flousse
dans ce domaine des billets y en a mais on en finit tous bâillonnés [...]
car plus puissante que le rap c'est l'écriture que j'idolâtre
l'ultime thème que je traque sera plus intime que ce jet de lettre
j'ai des litres d'encre prises dans le traquenard du mea culpa
ces tracks narrent un spleen lexical que je mets au couplet
recto comme verso mes versets sont des vers sages
du vers j'use les vers gisent mes vers jasent divers âges [...]
On porte les stigmates d'un rap que ces types matent sur MTV
les kicks fats se font rares la nostalgie me gagne si vite que Dieu me pardonne mais*

putain où va le monde ?

Bref une seconde c'était lartizan de la propagande. »³

La pratique du rappeur est soigneusement travaillée et très variée, elle ne se limite donc pas seulement à la rime, surtout dans ce contexte de plurilinguisme qui cache en réalité une sorte de négociation identitaire et d'ailleurs même si *Lartizan* admet que le groupe utilise majoritairement le français dans ses textes *pour des raisons pratiques*, il avoue recourir aussi au kabyle *par besoin identitaire*, ces jeunes semblent ainsi faire parfaitement la part des choses, car même s'ils ont recours à une langue autre que leur langue maternelle, ils n'ont aucun doute sur leur identité. Tout est donc très travaillé, et même si leurs prestations semblent être une création orale quasi spontanée, la réalité est tout autre, car ils écrivent de manière très réfléchie et surtout ils prennent le temps d'écrire et toujours en *jonglant* entre le choix de mots et de la langue, et même si les textes chantés sont davantage fondés sur des expériences individuelles, à travers leur effet polyphonique, ces textes développent une sorte d'énonciation collective, un *nous* souvent implicite (Melliani, 2002). Car au final le vécu de ces jeunes est un peu le même, c'est pour cette raison qu'aujourd'hui le rap touche des jeunes de tous les milieux sociaux (Zegnani, 2004), il leur sert de *refuge identitaire* et la seule chose qu'ils se doivent de contrôler c'est la langue, d'ailleurs *Lartizan* admet que le choix des langues est plus que primordiale :

« Si je n'utilise pas souvent le kabyle dans mes textes c'est parce que c'est une langue de sage, dont la poésie n'arrange pas mon état d'âme. J'écris en français car je me sens à l'aise dans cette langue ».

Ces rappeurs profitent donc largement de cet univers linguistique très varié pour s'exprimer aisément et offrir une richesse quasi-inédite à leurs textes. Textes qui servent ainsi de principal outil dans ce marquage identitaire. Ce qui nous permet de nous rendre compte que les choix des langues, sous leurs différentes formes (Auzanneau, 2001), doivent être soigneusement analysés car ils ont des objectifs bien précis, et pour *Lartizan* c'est : *« La hargne, l'envie de raconter ma vie, l'envie de rimer ma vie, l'envie de voir les choses changer aussi »*

Et si les textes englobent parfois plusieurs langues c'est parce que ces jeunes rappeurs, en plus de l'argot et du verlan, doivent aussi faire avec les différentes langues qu'offre cette ville et les émotions qu'elles permettent de véhiculer. C'est ainsi que les langues deviennent une *marque de fabrique*, chaque rappeur utilise ainsi une langue (ou plusieurs) dans ses textes pour s'exprimer. Et chose encore plus intéressante dans cette quête identitaire, c'est l'enjeu « underground », car pour garantir leur authenticité et leur indépendance scripturale, ces rappeurs préfèrent un retour aux sources, *Lartizan* nous confie à ce propos :

« L'underground, c'est un concept, un mode de vie, en résumé c'est le fait de rejeter la médiatisation qui est au profit de l'argent, et de vivre son domaine artistique tel un puriste // je fais de l'underground parce qu'en Algérie, la médiatisation oblige la censure, qui peut ne pas être d'ordre vulgaire, en plus la médiatisation en Algérie oblige le mix avec d'autres styles musicaux comme le Raï qui est son opposé et simplement parce que le rap est stéréotypé en Algérie / toutes les grandes personnes voient les rappeurs comme des voyous ».

Et donc l'underground est, pour ces jeunes, un pas vers l'indépendance et la légitimité, ils cherchent ainsi à s'affirmer via l'expression rap (Bouchet, 1999) car qui dit underground dit forcément *parcours de la débrouille*, et le fait de se prendre ainsi en charge ne peut que conduire à être revendicateur, grâce au sentiment de liberté et d'autonomie que cela procure. Et même si nous constatons une grande hétérogénéité entre les jeunes, notamment en fonction de leurs milieux sociaux, ils parlent tous d'une même voix quand il s'agit de leurs attentes.

Toutefois il faut savoir que ces rappers ne visent pas la célébrité, tout cela va au-delà de la simple notoriété car il est davantage question de reconnaissance et de revendication identitaire (Lapassade & Rousselot, 1990), ces jeunes ont besoin de se sentir exister, besoin d'être reconnu, besoin de dire les choses à leur manière et surtout besoin de marquer leur espace, car faire du rap c'est aussi se forger une image, une personnalité : « *tu peux berner deux ou trois personnes mais pas dix mille* » (Lartizan).

La pratique du rap par les jeunes se présente comme un mode d'appropriation groupale d'un espace, c'est une sorte de voie d'insertion, ces jeunes ont donc une possibilité d'intégration dans leur environnement et c'est sans doute la raison pour laquelle il est souvent présenté comme *un mouvement contestataire d'une jeunesse à la recherche d'une identité*. Cependant le rap n'est pas le seul procédé par lequel les jeunes Bougiotes s'expriment et les murs de la ville sont les preuves visibles de cette nouvelle forme d'expression.

1.2. Bejaia, un espace socio-sémiotique: quand les graffitis font le mur

Il est clair que de tout temps et en tout lieu, l'homme a laissé des traces de son passage sous forme d'écriture manuscrite, désignée par le terme d'origine italienne *graffiti*. Cette *littérature de murailles urbaines* (Billiez, In Lucci, 1998) *représente la rébellion des minorités qui revendiquent leurs droits civiques, leur droit à la dignité humaine et leur droit à la différence* (Billiez In Lucci: 1998) ce à quoi aspirent les jeunes aussi évidemment.

En effet, toute ville tend à absorber la totalité de l'espace social qui lui est imparti, il peut s'agir de courtes phrases renvoyant au domaine sentimental ou injurieux, ou alors il s'agit de milliers de mètres carrés recouverts⁴.

Fortement liées au développement urbain, ces pratiques scripturales semblent prendre place comme art de la rue à Bejaia⁵, les jeunes Bougiotes ne dérogent pas à cette règle, ils s'approprient, à bon escient, l'espace urbain pour en faire leur tribune d'expression sans toutefois assister à des affrontements de *writers* dans des guerres graphiques⁶. A Bejaia, les jeunes graffeurs ne se considèrent pas encore comme des artistes, mais comme les messagers anonymes d'un discours de crise (et en crise) qui s'accroît et les porteurs de l'expression d'un mal-vivre social. Tantôt considérées comme de simples signatures, tantôt comme de riches textes de rébellion à caractère politique, la quasi-totalité des tags et graffitis à Bejaia représente des fresques de lettrages, et dans une moindre mesure ces fresques peuvent être entremêlées de dessins, c'est dire

que le message véhiculé est plus essentiel que la part artistique que pourrait contenir l'inscription graphique en soi. C'est pourquoi cette pratique murale qui s'offre à nous en tant que citoyen, ou simple visiteur, donne l'impression (et c'est sûrement le cas) qu'elle a été conçue à la hâte et dans l'urgence des choses.

Cette scène urbaine dont le décor est soigneusement ou malhabilement planté par les graffeurs révèle stratégiquement le souhait de reconnaissance voire de connivence et de complicité entre les jeunes qui se voient appartenir au même groupe, certes, mais aussi à la même société bougiote et algérienne, ceci nous renseigne sur ce désir puissant de visibilité sociale pour atteindre une véritable « victoire identitaire » (Billiez In Lucci, 1998) Mais aussi, et sans pour autant que cela soit perçu comme étant contradictoire⁷, la technique quasi-hermétique, le caractère illicite, transgressif voire subversif de ces expressions identitaires établissent des remparts spatiaux et imaginaires dès lors qu'on arrive à déceler de la démarcation et de la déviance permettant aux seuls initiés de s'y retrouver. Voilà pourquoi nous voulons, donc, savoir comment cette forme d'appropriation toute particulière participe au dynamisme de l'espace de la ville de Bejaia et comment via elle les jeunes tendent soit à la connivence soit à la déviance. Nous avons opté pour 8 photographies de graffitis prises indistinctement dans la ville de Bejaia. Munis de marqueurs ou de bombes de peinture aux couleurs diverses, les jeunes bougiotes occupent l'espace en y dispersant leurs empreintes afin de s'inscrire dans l'espace et dans le temps. La lecture des graffitis que nous allons présenter a permis d'isoler certaines règles de composition de la technique en soi mais aussi de quelques thématiques répandues.

1.2.1. Le graffiti et son insertion à Bejaia comme signe communicatif

Occupant le même espace significatif des panneaux publicitaires et des enseignes étatiques, le graffiti à Bejaia établit un dialogue visuel sur un support rendu public et interagit socialement avec la communauté des graffeurs, mais aussi avec le reste de la communauté et de l'espace urbain. Conçu comme une preuve et/ou une conséquence du rapport entre le graffeur et sa sphère d'action dans la ville de Bejaia, le graffiti devient médiateur entre l'individu et la collectivité.

Ce qui est distinctif du paysage urbain de Bejaia et ce qui caractérise la pratique des graffitis en tant que forme visuelle c'est de créer, grâce à des symboles, une interaction entre les membres d'un réseau strict, fermé voire secret⁸, mais aussi entre ce réseau et le reste de la ville de Bejaia. Nous remarquons certaines expressions argotiques reprises par les graffeurs dans leurs pratiques à Bejaia, le recours aux abréviations ou bien à l'utilisation de l'initiale de certains termes (comme K pour kabyle), idem pour les chiffres, ceux-ci sont pris comme raccourcis pour indiquer une année (date), ou bien une région géographique (et dans ce cas-ci le chiffre 06 revient souvent, indiquant le code de la willaya de Bejaia). Il est évident que l'usage du graffiti tend à s'affirmer à Bejaia comme pouvoir de communication. Constituant un code secret non moins significatif, ces formes de communication ne sont pas à sous-estimer, elles se donnent à voir

mais elles ne sont rien sans un regard qui se pose sur elles, un regard validant ces inscriptions comme des signes.

1.2.2. De l'appropriation spatiale...

L'enjeu du graffiti à ce stade est non d'être « beau », « esthétique » ou « coloré »⁹, mais d'être porteur d'une identité qualifiée, à bon escient, de clandestine. Il y a ici¹⁰ émergence de valeurs et de comportements propres aux jeunes, il s'agit de se rendre compte que le quartier (le quartier de chaque émetteur des graffitis) représente l'un des seuls espaces de la ville de Bejaia possédés et maîtrisés. De ce fait, les jeunes s'inventent leur identité, la proclament et la revendiquent. A travers des graffitis tels que ceux de la photographie 1¹¹ contenant le texte suivant: « CE MURE EST STRICTEMENT RESERVE AUX ENFANTS DU QUARTIER VEUILLEZ RESPECTER LE LIEU...ADMIRER SANS COPIER », les jeunes bougiotes s'y expriment et utilisent cet espace mural¹² comme exutoire, voire signe puissant et significatif d'appropriation du territoire. Aussi, la Photographie 2, dans laquelle l'anglais prend place, en mentionnant le chiffre 06 qui renvoie au code de la willaya de Bejaia, mais aussi à la lettre «K » mise à coté, lettre initiale du mot Kabyle (ou Kabylie), le vœu d'appartenance à un groupe, une tribu (le quartier dans ce cas) qui partagerait les mêmes valeurs identitaires et spatiales est très patent via ces signes typiquement ostentatoires. Cette inscription 06.K accentuée par le fait que le graffeur a eu recours à d'autres mentions, à savoir : EVERY DAY (chaque jour) et l'AM (je suis), nous pousse à croire à la présence d'une certaine inscription du graffeur, dans le temps et l'espace, disons même, à son inscription à un certain contexte¹³ supposé se pérenniser.



(Photographie 1)



(Photographie 2)

Pareillement, dans les photographies 3¹⁴ et 4¹⁵, les graffeurs font montre de cette tendance à fractionner les espaces, et leur discours identitaire est véhiculé par rapport à cette double mise en valeur de soi et de son territoire par rapport à autrui. Injonctive voire menaçante, l'inscription illicite « VIENS PAS FOUTRE LA M... », assez argotique et dont la fin est écrite de droite à gauche (phénomène caractéristique de cette pratique chez les jeunes graffeurs) décourage l'étranger, l'intrus ou le simple habitant du quartier voisin, les jeunes bougiotes se posent en s'opposant, et délimitent par la même occasion leur territoire. L'appartenance du jeune Bougiote à un quartier et pouvoir se démarquer des autres quartiers est transparent puisque en se définissant, les

jeunes disent ce qu'ils ne sont pas (Bulot dans Bulot & Bauvois, 2004). Mais cette fois-ci c'est d'appartenir (et de s'approprier) à une plus grande entité: la ville de Bejaia. Justement cela se confirme avec l'évocation, à la photographie 4, du nom du collectif « GOURAYA¹⁶ CREW » dans la mesure où il s'agit de mettre en place une certaine identité tribale dont le nom serait connu de tous (mais jamais approché voire copié comme c'est mentionné dans la photographie 1, dans ce cas-ci l'identité ne renvoie pas à ce qui serait identique mais tout au contraire à ce qui marque la différence) tout en posant implicitement les limites avec tout autre jeune initié ne faisant pas partie de la bande.



(Photographie 3)



(Photographie 4)

1.2.3. ... au graffiti politico-contestataire

Les photographies restantes¹⁷ sont bien particulières et d'un tout autre genre étant donné qu'elles véhiculent et diffusent un autre objectif au reste de la population, celui de la reconnaissance de l'« amazighité » dans sa double dimension linguistique et identitaire (Dourari, 2003). Les inscriptions graphiques suivantes : « FFS SOLIDARITE BOUGIE NE PAS A VENDRE », « ÇA FAIT PLAISIR QUAND ON TE DESSERRE LES MENOTTES », « OUI A LA COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE DES DROITS DES LANGUES MATERNELLES POUR L'OFFICIALISATIN » et enfin « CONCILIER ENTRE LE PARTICULIER ET L'UNIVERSEL DANS UNE KABYLIE LIBRE ET PLURIELLE » rappellent les événements du printemps noir. Il s'agit d'un ensemble de manifestations, qui ont secoué le pays, réclamant la reconnaissance et l'officialisation de la langue amazighe mais aussi de l'identité berbère. Bien que le mouvement berbériste (que l'on nomme aussi crise berbériste) ait commencé dès les années 1936 et 1949 (Ouredane, 1993), les années 2001 et 2002 sont très emblématiques dans la mesure où on assiste à un réel soulèvement des régions kabyles, unies et réunies autour des mêmes mots d'ordre qui se résument ainsi : libertés collectives et individuelles, droits de l'homme, démocratie, l'algérienité entendue comme la conjonction de la berbéricité, de l'arabité, et de l'islamité (Dourari, 2003). Manifestement, le malaise linguistique et la crise identitaire perceptibles ont été traduits via des actions menées certes mais aussi à travers les inscriptions manuscrites des graffeurs, à cet effet, ceux-ci ont usé d'un certain répertoire verbal ostensible du style : l'officialisation de la langue maternelle des kabyles, l'aspiration à une Kabylie libre et plurielle ou aussi l'évocation, à travers la photographie 6, de la répression du pouvoir menée à

l'encounter des manifestants, d'où le recours à : desserrer et menottes connotant l'enfermement et la prison.



(Photographie 5)



(Photographie 6)



(Photographie 7)



(Photographie 8)

Dans cet état de fait, les graffitis jouent une importante fonction sociale et revendicatrice, autre que celle constatée dans les photographies précédentes. Il s'agit ici, pour grossir le trait, de remarquer que ces traces au caractère historique sont un véritable appel et signal (à qui veut le lire mais surtout au pouvoir).

Conclusion

A travers ces analyses, nous avons pu constater que les jeunes Bougiotes ont une réelle pratique et une bonne maîtrise lorsqu'il s'agit de s'approprier un espace (virtuel ou réel) et de revendiquer leur identité. Au jour d'aujourd'hui, le rap et le graffiti représentent des moyens de communication et des outils de marquage identitaire avérés pour ces jeunes. Produire un énoncé, qu'il soit sur un mur ou dans une chanson, est une façon de dire qui l'on est, d'où l'on vient et ce que l'en veut. Le choix de la langue et des mots n'est jamais hasardeux, car, il y a certes une concession faite au niveau de la langue dans ce contexte de plurilinguisme mais qui ne remet nullement en cause l'identité.

A ce stade, ces formes d'expression somme toute particulières sont réservées aux jeunes, qui, rappelons-le, sont le RAP et les graffitis. Ils nous ont permis d'établir leurs rôles et fonctions dans la constitution de l'identité, sa revendication et sa confirmation auprès des jeunes Bougiotes. Au-delà de ce constat, nous avons ainsi pu constater qu'il y avait des thématiques véhiculées

dans ces formes scripturales, qu'elles soient taguées ou carrément scandées et qui sont fortement assumées.

Bien que les jeunes soient d'accord sur la revendication identitaire en soi, ils semblent qu'ils soient aussi conscients des multiples façons d'y arriver dès lors que ces jeunes ne procèdent pas de la même façon. Il y a, certes, une cause commune et une finalité commune mais le parcours est différent dans la mesure où le point focal adopté par le jeune est modifié selon qu'il est rappeur ou graffeur. Il s'agit en fait de fractionner, à sa manière, la condition « jeune », l'identité, l'espace, les langues et de parer au plus urgent.

Notes

¹ Cette ville appelée aussi Bougie compte trois langues en présence dans univers linguistique : l'arabe dialectal, le français et le kabyle. Possédant aussi un parler assez particulier nommé « le Bougiote » qui est une sorte de mélange entre arabe dialectale et le kabyle parlé à cette région

² Cette contribution est le fruit d'une enquête regroupant un entretien avec un groupe de rap en pleine ascension du nom de « Underground Propaganda », et l'analyse de huit (08) photographies de graffitis.

³ Il est à signaler que ce texte de chanson n'a pas de titre, l'auteur se justifiant ainsi : « *C'est très difficile de donner un titre surtout pour un free style...un titre se crée par un groupe, c'est une question de sondage* ». Il semblerait que le choix des titres est non seulement l'affaire du groupe mais aussi celui du public.

⁴ Premier wagon recouvert entièrement en 1973 aux USA.

⁵ Bien que nous ne puissions pas encore parler d'art à Bejaia, il s'agit beaucoup plus pour l'instant de moyen de communication.

⁶ Comme c'est le cas par exemple en France et aux USA, avec les « Battle graffiti ».

⁷ Bien au contraire, les jeunes veulent être visibles socialement tout en restant anonymes, c'est une façon de marquer son territoire et ne pas se laisser envahir en même temps.

⁸ Réseau considéré comme une société secrète, « *société secrète [qui] ne fait rien de secret, c'est l'ensemble des membres qui fait de lui-même un secret* ». (Simmel 1999, p.395), dès lors que le caractère codique et polyphonique de ce langage rapproche les membres de ce groupe.

⁹ Bien qu'il soit pluri-chromatique dans certaines photographies (photographies 1 et 2) et dans ce cas-ci l'esthétique joue un petit rôle.

¹⁰ Photographies : 1, 2, 3 et 4.

¹¹ Représentant un homme au style *Reggae* (couleurs vert, rouge et jaune, les dreadlocks) et d'une bulle contenant un message. Le graffiti contient des erreurs d'orthographe, mais nous n'allons pas les relever.

¹² Car mentionné dans le graffiti-même, et les jeunes ont en conscience.

¹³ Nous retrouvons un peu dans ce graffiti, la formule triadique *Ego, Hic* et *Nunc* l'expression du graffeur, prenant sens comme acte particulier d'énonciation.

¹⁴ Qui représente le drapeau de Cuba, entouré de l'inscription « VIENS PAS FOUTRE LA M... », (connotant, avec la photographie 1, une certaine atmosphère, celle de l'Amérique centrale). Cette atmosphère confère au graffiti un air de révolution, de liberté et de droit à l'expression (d'autant que ces graffitis s'accompagnent généralement d'inscriptions du genre : Che Guevara, bob Marley, Cannabis...etc.).

¹⁵ Dans la photographie 4, nous focalisons notre réflexion autour de l'expression « GOURAYA CREW » uniquement. Sur un plan formel, le graphisme de l'expression est assez caractéristique car le graffeur a eu recours au Bubble style.

¹⁶ Légende sacrée au caractère symbolique, Gouraya est le nom d'un mont qui surplombe la ville de Bejaia.

¹⁷ C'est-à-dire 5, 6, 7 et 8.

Bibliographie

- Auzanneau, M. 2001. « Identités africaines : le rap comme lieu d'expression ». *Cahiers d'études africaines* [En ligne], numéro 163-164, mis en ligne le 31 mai 2005. URL: <http://etudesafriaines.revues.org/117>
- Béthune, C. 2003. *Pour une esthétique du rap*. Paris : Klincksieck.
- Boucher, M. 1999. *Rap, expression des lascars (significations et enjeux du rap dans la société française)*. U.E. : L'Harmattan.
- Bulot, T. et Bauvois, C. 2004. « Présentation générale. La sociolinguistique urbaine : une sociolinguistique de crise ? Premières considérations ». In *Lieux de ville et identité (perspectives en sociolinguistique urbaine)*. Paris : L'Harmattan.
- Bulot, T. (Dir.). 2004. *Les parlers jeunes. Pratiques urbaines et sociales. Cahiers de Sociolinguistique*, n° 9, Presses Universitaires de Rennes.
- Bulot, T. 2008. « Une sociolinguistique prioritaire. Prolégomènes à un développement durable urbain et linguistique ». URL : <http://www.lrdb.fr>, La Réunion, mis en ligne en mai 2008.
- Dourari, A. 2003. *Les malaises de la société algérienne. Crise de langues et crise d'identité*. Alger : Casbah éditions.
- Hambye, P. 2008. « Des Banlieues Au Ghetto. La Métaphore territoriale comme principe de division du monde social ». *Cahiers de Sociolinguistique*, n° 9, Presses Universitaires de Rennes.
- Lamizet, B. 2008. « La ville, un espace de confrontation des identités », www.lrdb.fr, mis en ligne en février 2008.
- Ledegen, G. 2007. *Pratiques linguistiques des jeunes en terrains plurilingues*. Actes de la 8ème table ronde du Moufia (Université de la Réunion), Paris : L'Harmattan.
- Lucci, V. (dir.). 1998. *Des écrits dans la ville. Sociolinguistique d'écrits urbains : l'exemple de Grenoble*. Paris : L'Harmattan.
- Miliani, H. 2002. « Culture planétaire et identités frontalières À propos du rap en Algérie ». *Cahiers d'études africaines* 2002/4, 168, pp. 763-776.
- Milon, A. 2004. « Pourquoi le rappeur chante ? » Le rap comme expression de la relégation urbaine. *Cités*, n° 19, pp. 71-80. DOI : 10.3917/cite.019.0071
- Querdane, A. 1993. *La question Berbère dans le mouvement national algérien 1926-1980*. Lieu : Editions Epigraphes.
- Simmel, G. 1999. *Sociologie, Études sur les Formes de Socialisation*. Paris : Presse Universitaire de France.
- Trimaille, C. 1999. *De la Planète Mars... Codes, langages, identités : étude sociolinguistique de textes de rap marseillais*, Mémoire de DEA.
- Zegnani, S. 2004. « Le rap comme activité scripturale : l'émergence d'un groupe illégitime de lettrés ». *Langage et société* n° 110.